

Filmer à tout prix

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (2010). Filmer à tout prix. *Ciné-Bulles*, 28(1), 22-31.



« *Sans moyens,
on fait les choses
par nécessité.* »

Simon Galiero

Myriam Verreault et Isabelle d'Amours — Photos : Éric Perron

MICHEL COULOMBE

Depuis quelques années, les films fauchés, ces productions très indépendantes, sont légion au Québec. Elles se multiplient et connaissent du succès dans le circuit des festivals. À preuve, **Sur la trace d'Igor Rizzi** de Noël Mitrani a été sélectionné à Venise, **En plein cœur** de Stéphane Géhami, en compétition au Festival des films du monde. Quant aux films de Denis Côté, ils ont été présentés, entre autres, à Locarno et à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes. Plusieurs de ces cinéastes se débrouillent avec trois fois rien. Rafaël Ouellet a entrepris le tournage de son premier film, **Le Cèdre penché**, avec 5 000\$. Robin Aubert a tourné **À quelle heure le train pour nulle part?** en Inde avec 40 000\$. Les cinéastes qui se lancent dans ce genre d'aventure sont de plus en plus nombreux. C'est le cas de Charlotte Laurier et Pascal Courchesne (**Les Plus Beaux Yeux du monde**), Louis Champagne (**Les Cavaliers de la canette**), Christian de la Cortina (**Transit**), Martin Laroche (**La Logique du remords**) et Joël Gauthier (**Impasse**). *Ciné-Bulles* a invité trois cinéastes, Isabelle d'Amours (**Les Mots gelés**), Simon Galiero (**Nuages sur la ville**) et Myriam Verreault (coréalisatrice d'**À l'ouest de Pluton**), à témoigner de leur expérience dans ce domaine du film à petit budget.

À l'automne 2018, Simon Galiero a demandé à la revue de retirer les images de lui dans cette table ronde publiée en 2010.

Ciné-Bulles: Comment a démarré le projet À l'ouest de Pluton?

Myriam Verreault: Quand on a commencé le film, Henry Bernadet et moi n'avions pas envisagé de déposer une demande de financement aux institutions pour diverses raisons, entre autres parce que le scénario n'était pas écrit! Nous voulions faire un film avec des adolescents. Nous en avons donc rencontré quelques-uns, puis écrit l'histoire et défini les personnages à partir de nos discussions avec eux. Il en est ressorti une série d'idées plutôt qu'un scénario classique parce que nous voulions laisser la place à l'imprévisible. C'était trop flou pour qu'on puisse déposer le projet à Téléfilm Canada ou à la SODEC.

Au premier jour du tournage, combien aviez-vous dépensé?

Myriam Verreault: Rien. Nous avons filmé les improvisations des acteurs avec notre caméra, c'est tout. Nous avons déposé le projet chez Spirafilm, ce qui nous a permis d'avoir 95 % de rabais sur tout l'équipement de tournage. Nous étions donc plus riches que notre budget ne le laissait paraître, car les 38 000 \$ de frais de location avaient en réalité coûté 3 000 \$.

Sur combien de mois le tournage s'est-il étalé?

Myriam Verreault: Un an et demi, principalement au cours des premiers mois. Nous avons tourné pendant 60 jours, mais pas des journées de tournage standard, ce qui équivaut probablement à 30 ou 35 jours. La méthode s'apparentait à celle du documentaire. Le montage a débuté aux deux tiers du tournage. Nous avons investi 10 000 \$ en batteries, en cassettes, en lunches. Tout le monde était bénévole. Il fallait de l'argent pour la postproduction, alors nous avons monté une dizaine de minutes, ce qui donnait une idée de ce que pouvait être le film, bien que la plupart des plans de ce montage n'aient pas été conservés dans la version finale. Dans le cadre du Festival des 3 Amériques, nous avons rencontré trois distributeurs. Pierre Brousseau de Séville est le seul qui nous ait rappelés. Nous avons un distributeur. Il fallait un certain flair pour avoir l'assurance, à cette étape, qu'il y avait là un long métrage. Nous étions parvenus à avoir l'aide du Conseil des arts du Canada et du

Conseil des arts et des lettres du Québec en mettant de l'avant le caractère exploratoire du projet. Les 65 000 \$ réunis à ce moment-là, vers le milieu du tournage, nous ont permis de former une compagnie et de préparer les demandes de financement à Téléfilm Canada et à la SODEC.

Quel fut le budget final?

Myriam Verreault: 630 000 \$, dont le tiers en crédits d'impôt. Nous avons pu payer les comédiens et les techniciens en leur proposant des forfaits qui correspondaient au nombre d'heures travaillées. Tous les jeunes de notre film ont adhéré à l'UDA selon le principe de la contamination. Dès qu'il y en a un, tous les autres doivent suivre! Afin de déposer une demande à Téléfilm Canada, il fallait nous incorporer et avoir un distributeur. Nous avons annoncé aux conseils des arts que le film allait coûter 65 000 \$. Par la suite, pour avoir plus d'argent, nous avons dit à Téléfilm Canada qu'il en coûterait 300 000 \$. La réponse a été positive. Nous avons approché la SODEC en leur disant que le budget était, cette fois, de 600 000 \$. Sans cet argent, il aurait été impossible de compléter le film.

Il y a une part de bluff dans ce genre d'entreprise.

Myriam Verreault: Ce n'est que ça. Un jour, dans un festival, quelqu'un m'a demandé si cela aurait pu ne pas fonctionner. Oui. Les programmes ont des exigences contradictoires. Au programme indépendant de Téléfilm Canada, on demande que le réalisateur soit actionnaire de la compagnie de production. À la SODEC, c'est le contraire, on demande au réalisateur de s'associer à un producteur d'expérience. Pour se conformer à leurs exigences, nous avons transcrit les dialogues et produit un scénario. Économiquement, ce modèle est difficilement viable, mais il aurait été impossible de faire ce film autrement.

Afin de déposer une demande à Téléfilm Canada, il fallait nous incorporer et avoir un distributeur. Nous avons annoncé aux conseils des arts que le film allait coûter 65 000 \$. Par la suite, pour avoir plus d'argent, nous avons dit à Téléfilm Canada qu'il en coûterait 300 000 \$. La réponse a été positive. Nous avons approché la SODEC en leur disant que le budget était, cette fois, de 600 000 \$.

– Myriam Verreault



Après ses études à l'UQAM, Isabelle d'Amours enseigne le cinéma au Cégep de Saint-Hyacinthe. Sans expérience de tournage ni de production, elle se lance dans l'écriture d'un premier long métrage, **Les Mots gelés**, qu'elle réalise quelques mois plus tard, au cœur de l'hiver, avec ses économies. Le film raconte la dépression et la chute d'un jeune homme (Pierre-Luc Brillant) dont la mère est abrutie par des traitements médicaux. Lui-même décide un jour de renoncer à ses médicaments. Le film, dont la sortie est prévue pour mars 2010, est distribué par K-Films Amérique.

Combien de temps s'est-il passé entre les premières rencontres avec les jeunes et la première du film?

Myriam Verreault: Nous avons commencé à rencontrer les jeunes en janvier 2004 et le film est sorti le 11 octobre 2008.

Avez-vous songé à abandonner?

Myriam Verreault: Rarement. C'était toujours présent, mais jamais assez fort pour nous amener à abandonner. Quelque chose nous disait qu'il ne fallait pas lâcher. Tous ceux qui nous ont donné un coup de main voyaient que le projet était particulier. Ceux qui songeaient à laisser tomber ne voulaient pas prendre le risque d'être les seuls à descendre du train.

*Quelle est la petite histoire des **Mots gelés**?*

Isabelle d'Amours: Je n'avais jamais tourné, pas même un court métrage! J'ai pris une année sabbatique de l'enseignement pour écrire un scénario. Je me donnais un an. Après un mois, j'avais terminé! Quand j'en parlais, on m'encourageait à me lancer

dans l'aventure. J'ai donc appelé Pierre-Luc Brillant, à qui j'ai proposé le rôle principal, et Claudine Sauvé, avec qui j'avais étudié, pour la direction photo. Tous deux acceptaient que je sois inexpérimentée, mais voulaient travailler avec une équipe professionnelle. Pas question de jouer avec mon oncle ou de faire équipe avec mes étudiants. J'ai donc fait d'autres appels.

Quel est alors le budget de la production?

Isabelle d'Amours: 50 000\$, soit toutes mes économies. J'ai rencontré le producteur Jean-Rock Marcotte qui m'a conseillé de m'incorporer et d'entrer en contact avec l'APFTQ. Je me suis sentie aspirée par la machine au point qu'une semaine avant le tournage, j'ai annoncé à mon conjoint que j'arrêtais tout. Il m'a raisonnée. Il était trop tard.

Vous n'aviez alors demandé la participation financière d'aucun organisme?

Isabelle d'Amours: Cela n'aurait servi à rien. Je n'avais aucune expérience et mon scénario comportait plusieurs descriptions de paysages. Lorsque j'écrivais que le personnage principal se promenait dans un



Myriam Verreault, qui a remporté le concours Vidéaste recherché avec **Comment le Dr Ducharme enfrenait le code d'éthique**, s'est associée à Henry Bernadet avec qui elle a scénarisé, réalisé et produit leur premier long métrage, **À l'ouest de Pluton**. Ce chassé-croisé qui mêle l'humour et le drame suit une dizaine d'adolescents de la banlieue de Québec pendant une journée. Une journée presque normale... Lancé au Festival du nouveau cinéma en 2008, le film sillonne depuis le circuit des festivals à travers le monde. **À l'ouest de Pluton** est distribué par Les Films Séville.

champ enneigé, je savais que cela durerait cinq minutes à l'écran et j'avais envie de tourner le film comme je l'avais écrit. J'ai tourné le film en 16 jours et payé tout le monde à 50 % du tarif de base. J'ai reçu l'aide d'une monteuse et le soutien de la compagnie In Extenso pour soumettre une version de travail à la SODEC. Après leur refus de financer le projet, In Extenso s'est engagé à continuer de me soutenir jusqu'au montage *off-line*. J'ai trouvé un monteur bénévole pour faire le travail. Nouveau refus de la SODEC. J'étais au bout de ma corde quand Jean-Rock Marcotte a pris contact avec le producteur Daniel Morin de Boréal qui a vu le film et a accepté de m'aider. Le distributeur, K-Films, ne s'associait au projet que si la SODEC embarquait. Daniel Morin l'a convaincu de ne pas nous laisser tomber et a obtenu la participation de Super Écran, en plus des crédits d'impôts. On a réussi à terminer le film grâce à l'aide du Studio Post Moderne où on m'a simplement demandé de combien d'argent je disposais. Chaque fois que j'ai voulu abandonner, quelqu'un m'a convaincue que je ne pouvais pas m'arrêter là. J'ai terminé mon film en même temps que celui de Xavier Dolan [NDLR : Daniel Morin est aussi le producteur associé de **J'ai tué ma mère**], à temps pour le Festival de Cannes. Il est allé là-bas, je suis

restée ici. Je me suis rendu compte *a posteriori* que c'était un projet complètement fou et que de l'avoir mené à terme relève en quelque sorte du miracle.

De combien était le budget final?

Isabelle d'Amours : On a dépensé 285 000 \$, sans compter les services. S'il avait fallu tout payer, le film aurait coûté 600 000 \$. Quand Daniel Morin est arrivé, je lui ai donné toute la paperasse financière et j'ai senti un poids de moins sur mes épaules. Je suis productrice du film, lui, le producteur associé. La première fois que j'ai regardé le modèle de budget de Téléfilm Canada, qui s'étale sur une trentaine de pages, j'ai failli perdre connaissance!

Myriam Verreault : En plus, il est mal fait! C'est un budget des années 1980. Nous, plutôt que de tout mettre sur la table dès le départ, nous investissions au fur et à mesure.

Isabelle d'Amours : Quand j'ai annoncé que j'investissais 50 000 \$, c'est tout ce que j'avais. J'aurais mieux fait de commencer par 10 000 \$ et d'ajouter de l'argent en cours de tournage. On a souvent été confronté à un problème d'argent. S'il fallait

Simon Galiero a touché au documentaire (**À l'insu du plein gré**) et à la fiction (**Encore dimanche**) et a remporté le Jutra du meilleur court métrage en 2008 avec **Notre prison est un royaume**. Tourné en mode artisanal, **Nuages sur la ville** est son premier long métrage. Le film, gagnant du Grand Prix Focus au Festival du nouveau cinéma, présente, entre autres, un écrivain en panne d'inspiration (Jean Pierre Lefebvre) qui a le sentiment d'être tombé dans l'oubli, bien qu'on lui rende un hommage. **Nuages sur la ville** est distribué par Métropole Films.

ajouter des éclairages, par exemple, Claudine Sauvé me disait qu'elle irait voir Cinépool, mais qu'on lui demanderait probablement 100 \$. Cent dollars! Peut-être qu'en allant vendre des bouteilles...

*Parlons maintenant de **Nuages sur la ville** qui, à l'origine, s'appelait «Nuages sur la ville pendant la nuit»...*

Simon Galiero: On a coupé le titre parce qu'on manquait d'argent! J'avais tourné quelques courts avant ce film, parfois avec l'aide des conseils des arts, jamais de la SODEC où j'ai essuyé une dizaine de refus. Quand on reçoit l'aide de la SODEC pour un court, tout le monde doit être correctement payé, sauf le réalisateur. Mon dernier court, **Notre prison est un royaume**, a coûté 200 \$ et il a remporté un Jutra. J'ai obtenu une bourse de 30 000 \$ du Conseil des arts et des lettres du Québec pour **Nuages sur la ville** et j'ai décidé de me lancer dans le tournage en sachant que je n'aurais plus d'argent pour le montage et la postproduction. Je n'avais pas de compagnie ni de producteur quand j'ai approché les comédiens et l'équipe. J'ai rencontré Serge Noël un mois avant le tournage, alors que j'étais en repérage. Il m'a posé des questions, m'a

expliqué que je devais régler les droits de suite avec les comédiens pour que ce soit ensuite plus facile de trouver un distributeur. Je lui ai proposé de prendre en main la production après le tournage, si le matériel lui plaisait. Entre-temps, s'il pouvait m'aider à régler les contrats des comédiens et à approcher des distributeurs, tant mieux.

Combien de temps s'est-il passé entre l'obtention de la bourse et la première du film au Festival du nouveau cinéma?

Simon Galiero: Un an et trois mois. La copie zéro a été prête trois jours avant la première. Il y avait une bonne part d'inconscience dans ce projet.

Vous avez multiplié les lieux de tournage.

Simon Galiero: Quarante-cinq lieux de tournage en quinze jours, qui vont de la Rive-Nord de Montréal à Granby. Nous étions cinq dans une fourgonnette à se déplacer d'un lieu à l'autre. Tous les jours, il fallait ranger l'équipement au bureau pour ne pas se le faire voler. Cela nous prenait une ou deux heures tous les matins, autant tous les soirs. J'ai monté le film, de manière artisanale, ce qui m'a demandé six

mois de travail. On a ensuite fait une demande à la SODEC qui nous a accordé 350 000 \$. J'ai pu terminer le film et entreprendre le gonflage en 35 mm. Un distributeur, qui n'a pas payé le minimum garanti, a pris le film.

Ce qui vous fait un budget de 380 000 \$, sans compter les crédits d'impôts.

Simon Galiero : Cela concerne le producteur. Je suis producteur associé.

Myriam Verreault : Quand même, vous devriez récupérer environ 200 000 \$...

Croyez-vous que le nombre de ces productions à petit budget continuera d'augmenter?

Isabelle d'Amours : Oui. J'enseigne le cinéma au cégep à des jeunes à qui on demande de s'armer de patience. Leur réaction est d'acheter une caméra HD et un programme de montage pour faire leurs films. Quinze cégeps forment des jeunes qui ne sont pas tous des génies, mais qui veulent tourner. Les places à l'université sont comptées, plusieurs sont refusés et n'ont aucune chance d'accéder à ce milieu dont les ressources sont limitées et où même les réalisateurs d'expérience doivent se battre pour obtenir le financement nécessaire pour faire leurs films.

Myriam Verreault : Auparavant, il fallait emprunter le chemin classique, tourner quelques courts, en avoir un qui se démarque, afin de pouvoir déposer un projet de long métrage alors que maintenant on peut accomplir son coup d'éclat et se faire suffisamment remarquer pour être autorisé, ensuite, à soumettre un projet dans les règles.

Isabelle d'Amours : Il y a aujourd'hui un effet Xavier Dolan. Il a marqué les jeunes parce qu'il a leur âge.

Simon Galiero : Il avait 150 000 \$!

Isabelle d'Amours : Mais il n'a pas attendu qu'on lui permette de tourner. Cela les a beaucoup inspirés.

Si vous aviez su ce qui vous attendait, auriez-vous quand même foncé?

Simon Galiero : L'inconscience est une grande qualité. J'ai fait à peu près toutes les erreurs possibles :



À l'ouest de Pluton



Nuages sur la ville



Les Mots gelés

45 lieux de tournage, 11 acteurs et une scène avec une douzaine de figurants. L'avantage qu'il y a à soumettre des demandes d'aide pendant des années et à être toujours refusé, c'est qu'on finit par faire du cinéma pour de bonnes raisons plutôt que de s'autocensurer pour être compris ou apprécié. Sans moyens, on fait les choses par nécessité. Les membres de l'équipe doivent aimer ce qu'ils font.



Isabelle d'Amours: Même si l'expérience a été complètement débile... Toute ma vie, j'ai rêvé de faire un film et je l'ai maintenant fait. Sur le plan humain, j'ai vécu quelque chose d'extraordinaire. Des anges sont venus du ciel pour m'aider. En tant que professeur de cinéma, ce film m'apporte quelque chose d'incalculable.

Myriam Verreault: Dans notre cas, nous n'avions pas ce qu'il fallait pour déposer une demande en bonne et due forme, vu la nature du projet. Téléfilm Canada et la SODEC privilégient une démarche classique.

Simon Galiero: Je repense à tout cela et me dis que je serais incapable de le refaire. Il faudrait vraiment qu'on me décourage de procéder de la façon traditionnelle pour que je fasse un autre film de cette façon. Il y a des limites à se sacrifier!

Isabelle d'Amours: Rafaël Ouellet en tourne un par année de cette façon!

Simon Galiero: Ce genre de tournage use les gens autour de soi.

Myriam Verreault: C'est pour cette raison qu'on ressent un tel soulagement quand on connaît un certain succès. Tous ceux à qui on a demandé de l'aide ressentent alors de la fierté.

Simon Galiero: Mon film ne connaîtra pas le centième du succès d'**À l'ouest de Pluton**, mais déjà, en remportant un prix au Festival du nouveau cinéma, cela dit aux gens qui m'ont aidé qu'ils ne se sont pas sacrifiés pour rien. Et puis, ça m'aidera pour la suite.

Vos projets doivent beaucoup à la générosité et au temps investi par les uns et les autres.

Simon Galiero: On n'a pas idée à quel point plusieurs techniciens sont lassés de certains schémas de production. Notre façon de faire revient aux sources du cinéma québécois. L'un a 10\$, l'autre 20\$; avec ça, on peut acheter tant de pieds de pellicule. Cela permet l'inventivité, notamment dans le travail avec les comédiens.

Myriam Verreault: Notre façon de fonctionner a permis d'intégrer du réel dans la fiction et de faire place à l'imprévisible. Quand tout est encadré, on étouffe.

Combien d'heures de matériel avez-vous accumulées?

Myriam Verreault: Je suis gênée de le dire... Cela avoisine les 130 heures! Le tournage faisait une large place à l'expérimentation. La scène où on voit un bulldog déchaîné mordre un arbre était tout à fait imprévisible. Un producteur nous aurait rappelés à l'ordre, nous aurait dit qu'on était là pour filmer autre chose, nous aurait fait comprendre que la journée de tournage allait se terminer dans 20 minutes. Quand je travaille comme accessoiriste sur de grosses productions, je regarde ce qui se passe sur les plateaux. Cela me permet de mesurer la valeur de la liberté dont nous avons bénéficié.

Isabelle d'Amours: Comme j'ai écrit le scénario en peu de temps, il était loin d'être parfait, aussi tout le monde y mettait du sien. On prenait le temps d'en parler.

Simon Galiero: De notre côté, nous étions toujours à la course!

À l'ouest de Pluton fait la tournée des festivals.

Myriam Verreault: Tout a commencé à Rotterdam où le film a été projeté quatre fois devant des salles de 800 personnes. Il y a eu un effet boule de neige. Près d'une trentaine de festivals l'ont sélectionné. D'ici la fin de 2009, il sera présenté en Italie, en Allemagne, en France, aux États-Unis, et ce n'est probablement pas terminé. Pour cela, il faut un alignement des planètes.

Isabelle d'Amours: Notre distributeur a refusé de lancer le film au Festival du nouveau cinéma, convaincu que les médias n'en parleraient pas et parce que nous n'avions pas d'argent pour la promotion. Il vise plutôt un festival à l'étranger. Je n'aurai une copie 35 mm du film que si un festival l'exige.

Myriam Verreault: Si on avait fait cela, la carrière de notre film au Québec aurait été meilleure. On a fait la tournée des médias à la sortie du film, mais cela ne suffit pas. Il faut investir des centaines de milliers de dollars en promotion.

En lieu et place, vous avez fait appel à Facebook.

Myriam Verreault: Le film devait être à l'affiche pendant deux semaines au Clap à Québec et il en a fait cinq, grâce au marketing viral. On a aussi créé un site Web, mais on ne voulait pas qu'il soit statique. Il s'agit d'un blogue qui permet de suivre la carrière du film dans le monde.

Simon Galiero: Il est aussi possible d'être sélectionné dans un grand festival sans qu'il y ait de retombées en salle. **Carcasses** de Denis Côté a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs, mais n'a attiré que 300 spectateurs en salle! C'est le prestige et le dossier de presse de sa tournée des festivals qui permettent à Denis Côté de continuer à faire des films. Si on s'en tenait au box-office, il ne tournerait plus.

Myriam Verreault: La tournée des festivals ne rapporte rien au distributeur. Parfois, j'ai l'impression que notre distributeur, Séville, a hâte que cela s'arrête! On a «vendu» le film à un seul pays, les États-Unis, et pour rien du tout. S'il y a des revenus, ils seront partagés. Le rayonnement international de **Carcasses**, **J'ai tué ma mère** et **À l'ouest de Pluton** aura peut-être une influence sur le genre de films qu'on financera, malgré leurs faibles revenus. Après

tout, les films qui ont le plus circulé cette année sont des films fauchés. La SODEC accorde beaucoup d'importance au rayonnement international. Pour cela, il faut aussi investir dans des films moins formatés. Que se produirait-il si, aujourd'hui, on déposait un projet comme **À l'ouest de Pluton**? Est-ce qu'on nous accorderait 500 000 \$ sur la base d'un scénario incomplet?

Simon Galiero: La SODEC montrait déjà de l'ouverture à l'égard de films comme les nôtres. Par contre, Téléfilm Canada a été ébranlé au Festival de Cannes.

Isabelle d'Amours: On est encore loin du compte si j'en crois l'échange téléphonique que j'ai eu au sujet de mon nouveau projet. Je pouvais clairement identifier la grille d'analyse, aussi j'étais déchirée entre le désir de donner les réponses attendues et celui de décrire honnêtement le film que je veux faire.

Il est aussi possible d'être sélectionné dans un grand festival sans qu'il y ait de retombées en salle. **Carcasses** de Denis Côté a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs, mais n'a attiré que 300 spectateurs en salle! C'est le prestige et le dossier de presse de sa tournée des festivals qui permettent à Denis Côté de continuer à faire des films. Si on s'en tenait au box-office, il ne tournerait plus.

– Simon Galiero

Myriam Verreault: Ce que j'ai aimé de Téléfilm Canada, pour qui il s'agissait d'un tout petit budget, c'est qu'on nous a laissé une grande liberté, alors qu'à la SODEC, il a fallu justifier chaque sou. Avec l'aide de Téléfilm Canada, 30 000\$ allaient à des dépenses d'avocat, de comptable et d'assurances que nous n'avions jamais imaginées. La machine se nourrit d'elle-même. Nous avons même dû payer les assurances du jeune qui fait du *skate* dans notre film, et ce même si le tournage était complété! Quatorze mille dollars en assurances qui ne servent à rien.

Simon Galiero: Il faudrait plus d'argent pour développer des projets indépendants. Les projets soutenus en production seraient plus solides.

Myriam Verreault: Des maisons de production qui ont à leurs actifs 20 ou 30 longs métrages comme Cinémaginaire pourraient aussi investir dans ce genre de projet.

Isabelle d'Amours: Il devrait y avoir un programme réservé expressément aux films qui ont besoin d'un investissement en post-production. Quand j'ai présenté mon film à la SODEC, on m'a dit qu'on ne souhaitait plus investir dans des films déjà tournés.

Myriam Verreault: On m'a dit la même chose et nous avons quand même déposé une de-

mande. Chaque fois qu'on donne une réponse positive à ce genre de demande, on précise qu'il s'agit d'une exception.

Dans vos films, tout le monde a été payé, y compris vous?

Isabelle d'Amours: J'ai encore des dettes!

Simon Galiero: J'ai payé tout le monde et ne me suis prévu qu'un maigre salaire de réalisateur.

Heureusement, je me suis rattrapé au montage.

Myriam Verreault: Nous avons eu un salaire de scénariste et de réalisateur et j'ai été payée comme monteuse. Quand nous avons déposé notre demande à Téléfilm Canada, il nous paraissait ridicule de nous préoccuper de payer tout le monde sauf nous!

Simon Galiero: Je ne suis pas fâché d'avoir fait mon premier long métrage dans ces conditions. C'est la meilleure façon d'apprendre. Si ça ne marche pas, il n'y a pas de conséquences.

Myriam Verreault: **À l'ouest de Pluton** m'aura servi d'école. Maintenant, j'ai l'expérience non seulement de la réalisation, mais je connais bien le programme de crédits d'impôts. Il y a tout de même des expériences que je ne souhaite pas renouveler. Je ne tiens pas à être la cantinière de mon prochain film...

Isabelle d'Amours: Si on attend l'accord de tout le monde, on tourne un film tous les 10 ans. Comment apprendre son métier si on ne le pratique pas? Certains l'ont du premier coup, d'autres mettent plus de temps.

Simon Galiero: D'accord, il faut tourner pour devenir bon, mais il demeure important de tourner par nécessité.

Comment voyez-vous la diffusion de vos films en salle?

Myriam Verreault: L'an dernier, alors que notre film venait de sortir en salle, je suis passée à Sainte-Marie-de-Beauce où le cinéma jouait **Le Chihuahua de Beverly Hills**. Pourquoi présenter ce mauvais film américain et pas le nôtre qui reflète la réalité des jeunes?

Pourquoi ce chihuahua et pas le bulldog de Loretteville?

Simon Galiero: Même dans les cinémas qui marchent bien, les salles sont vides la moitié du temps. Pourquoi ne pourrait-on pas y présenter **À l'ouest de Pluton** dans une salle sur 12 ou présenter le film en après-midi? Il devrait y avoir des quotas en salle, comme à la radio pour la chanson francophone.



N'empêche, le cinéma québécois est beaucoup plus présent qu'il y a 10 ou 20 ans dans les salles, les festivals se sont multipliés et le Réseau Plus s'est étendu à toute la province. Comment entrevoyez-vous l'avenir?

Isabelle d'Amours: De plus en plus de jeunes cinéastes déposeront des demandes aux organismes de financement. Mais faire du cinéma coûte cher, aussi c'est normal qu'il y ait une sélection. Je suis privilégiée d'avoir pu faire mon film.

Myriam Verreault: Cela devrait forcer les institutions à changer leur façon de voir le cinéma québécois. Tout de même, un film fait sans argent sera toujours un cas particulier, un exploit. Jamais la norme, plutôt un tour de force.

Simon Galiero: Sans être darwiniste, c'est quand même bien qu'il y ait des limites, qu'il y ait une certaine résistance des institutions. Quand on dit qu'un film ne coûte que 300 000 \$, c'est quand même 300 000 \$! Ce qui se passe actuellement envoie un message clair aux jeunes cinéastes. Il y a d'autres façons de faire des films. ▀

Merci à la SARTEC de son accueil